

## La soupe du jour

Chris Hedges, *L'empire de l'illusion : la mort de la culture et le triomphe du spectacle*, Lux, 2012, 272 p.

Robert Richard

Volume 54, numéro 2 (298), hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68101ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Richard, R. (2013). Compte rendu de [La soupe du jour / Chris Hedges, *L'empire de l'illusion : la mort de la culture et le triomphe du spectacle*, Lux, 2012, 272 p.] *Liberté*, 54(2), 36–36.

# La soupe du jour

Chris Hedges décrit l'effondrement de la société américaine et en analyse les sordides ramifications.

ROBERT RICHARD

TOUT EST DIT, déjà, dans le titre de l'essai de Chris Hedges : l'Amérique, c'est de l'illusion mise en boîte et vendue à ses propres citoyens comme de la vulgaire soupe Campbell. L'Amérique serait devenue une sorte d'énorme *soup kitchen* où des citoyens, financièrement et moralement appauvris, se précipitent pour se gaver à longueur de journée du poison de l'illusion, servi à la louche par politiciens véreux et corporations rapaces. C'est dans les années soixante que le virage aurait eu lieu : de nation travailleuse, honnête, productrice de biens et de services, les Amé-

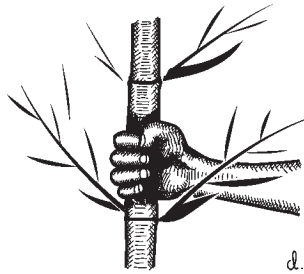
ricains se seraient transformés en un peuple de gloutons consommateurs. Et le fric, quand on n'en a plus, eh bien, on l'emprunte à la Chine, enfin à n'importe qui, car *the show must go on*, ce dernier étant le bluff d'une Amérique toujours forte de sa devise incroyable. Comme ça, à coups de salades qu'il se raconte, l'Américain moyen se sent toujours en frais pour s'offrir gadgets et maisons en *subprimes* qu'il paiera un de ces jours en monnaie de singe. Pour Hedges, il n'est pas exclu que la valeur du billet vert s'effondre dans pas si longtemps, et dans ce cas ce serait à la brouette remplie de *greenbacks* que les Américaines iraient faire leur épicerie – comme dans l'Allemagne inflationniste des années vingt. Cette Allemagne-là, Hedges l'a d'ailleurs à l'esprit. Il n'en fait pas une maladie, mais il se demande tout de même, ici et là, s'il n'y aurait pas au bout de ce long tunnel à chimères un dictateur nouveau genre, sorte de tyran *soft*, que le peuple étourdi appellera à son secours. On a beau glousser en bon maso sur son lit de Procuste, on peut tout de même vouloir s'en sortir, fût-ce par caporalisme interposé. Et dire que le monde entier les envie !

Voilà donc un peuple qu'on aurait assez nourri de pain et de jeux pour qu'il accepte, avec un enthousiasme dont font foi les

applaudimètres, qu'on déglingue, en l'espace d'à peine quarante ans, une des plus grandes démocraties participatives du monde pour qu'elle devienne cette monstruosité politique d'un « fascisme participatif ». Par quelle acrobatie a-t-on pu obtenir que tout un peuple, qui jadis avait su dire merde au roi d'Angleterre, en vienne à célébrer comme

**CHRIS HEDGES**  
*L'empire de l'illusion : la mort de la culture et le triomphe du spectacle, Lux, 2012, 272 p.*

un bienfait l'arrivée de ça – le fascisme participatif – en la fameuse *City upon a Hill* de John Winthrop ? Voilà ce que cet essai cherche à détricoter pour nous – et vogue à vau-l'eau la galère du rêve américain dont Hedges suit brillamment tous les fils à retordre dans son essai. C'est là une société qui n'est plus du tout fondée sur les idéaux des Jefferson et compagnie, mais sur la criée du bonimenteur de foire. D'où une société vouée à décliner, selon le diagnostic impitoyable de l'essayiste, qui nous la montre chiquée, faisant tout à l'esbroufe et de ce fait destinée



On tient le bambou.

à se faire jeter par l'histoire au dépotoir des empires déchus.

Ouvrage dense. Plein à craquer d'anecdotes et de récits parfois scandaleux, avec une ahurissante flopée de personnages tout droit sortis d'une télésérie du genre *Nip Tuck* – le tout enrobé d'une réflexion sociopolitique limpide sur ce pitoyable cirque américain où ne règnent plus que la rapine et le lynchage

généralisé. À vous faire pleurer, tout ça. C'est en cinq chapitres de bonne tenue que Hedges vous épiluche l'Amérique comme un oignon. Dans les premières pages, on s'engouffre dans le monde glauque et complètement maboul de la *World Wrestling Entertainment* où des matamores cabotins singent les grands dilemmes de la société américaine. Bons et méchants lutteurs, costumés et pailletés, y jouent des rôles dans des combats scénarisés (du méchant Russe à l'Arabe terroriste, en passant par les patrons viciés et les ouvriers madrés), le tout devant un public qui hurle comme un troupeau de singes macaques. Et le lecteur de se demander, soudain inquiet : ça vote comment, un peuple viré macaque ? C'est avec cette peinture pas jojo d'une Amérique en détresse, captive de tromperies et de postiches, que démarre sur les chapeaux de roues le livre de Hedges, le reste étant à l'avenant... tel ce monde plus que lugubre de l'industrie de la pornographie où il n'y a que des orifices à remplir avec des vits surdimensionnés. Chapitre cru que celui-là, sur l'illusion létale de l'amour. Âmes sensibles s'abstenir. Puis, on passe au monde des universités. Au Québec, on sera sans doute captivé par la lecture de ce chapitre. Tout ce que la FECQ, la FEUQ et la CLASSE nous ont dit sur la déliquescence de nos universités durant le printemps érable se trouvait déjà consigné dans ce bouquin avec la description de ces universités américaines, vendues au plus offrant, c'est-à-dire à des grandes corporations qui exigent qu'on leur livre du salarié docile au mètre, en ramenant tout ce qui peut fleurir l'humanisme critique à du *job training* et à la promesse d'un salaire à six chiffres.

Puis, c'est à l'industrie du bonheur de se faire bêcher par Hedges. Et là, c'est vraiment à piailler quand on voit cette flopée de psychologues-gourous qui vous décrètent la chasse aux pisse-froid, et qui distribuent au tout-venant, et dans l'intérêt de l'industrie et de la patrie, l'obligatoire et radieux sourire Colgate ! Il y a du *über alles* dans l'air. Pas surprenant que Hedges y aille, en finale, de cet uppercut : « La psychologie positive est à l'État-entreprise ce que l'eugénisme était au régime nazi. »

Ce que Hedges nous dépeint, c'est une Amérique populaire et politique, droguée à la frime, puis sodomisée à fond par ses élites friquées. Ce qu'il craint, c'est qu'une fois la folichonne et délirante *joy-ride* terminée, l'Amérique, trop sonnée, comateuse, se retrouve dans une impéritie totale au moment de défendre et d'assurer la pérennité de sa société libre.

Un livre qui vous fera descendre dans la rue, c'est promis ! **L**